

Remy Rochat

UNE FONDUE AU POSTE DES
MINES EN AOÛT 2005

Editions Le Pèlerin
2005

Ils étaient allés manger la fondue au Poste des Mines avec les locataires de la partie haute de la vieille bâtisse, tandis que celle du bas restait ouverte au public. Ils étaient montés par les escaliers de bois qu'autrefois les gendarmes en fonction avaient usés. Le bois parlait, les escaliers racontaient des milliers de nuits tandis qu'il faut se lever tôt le matin pour une patrouille, ou que même c'est de nuit que l'on doit partir. On se prépare au falot-tempête dans la salle du bas, et puis l'on quitte le refuge. Pour la marche, assurément que la lampe de poche en ce temps-là n'existe pas, et puis il serait malvenu de révéler sa présence, on se repère sur la cime des arbres, si noire que soit la nuit, car le ciel distille toujours une lueur, et quand bien même le temps est-il couvert. Certes alors celle-ci est faible, presque inexistante, mais elle existe et les professionnels la décèlent. Et puis l'on connaît le chemin, ses lacets, ses pierres, les raidillons ou les fortes pentes quand on le prend en sens inverse, les arbres placés un peu trop près peut-être et contre lesquels on pourrait buter. Et surtout ne t'écarte pas. Car c'est ici un pays de lésines, avec en plus ces trous énormes, en retrait du poste quand tu vas en direction de la frontière, faits par les mineurs autrefois tandis que l'on exploitait le minerai de fer qu'alors on descendait dans le fond de la vallée avec des chars d'une lourdeur effrayante.

Leur hôte les mena vers les mines, leur indiqua aussi le chemin des convoys depuis longtemps refaits pour les actuels travaux de forêts, avec les engins mécaniques terrifiants d'aujourd'hui qui détruisent tout, en premier ces anciennes et précieuses traces des activités passées de l'homme. Mais voyez, dit-il, on décèle encore en bordure des pierres de soutènement. Et c'est vrai qu'en se penchant sur le remblai on pouvait en apercevoir quelques-unes encore qui étaient énormes. Ainsi le passé, malgré l'indifférence et le mépris des hommes, parle encore.

On alla à la baume aux inscriptions. Celles-ci étaient gravées dans la roche des bords. Mais les mousses, peu à

peu, avaient effacé leurs traits que les pluies aussi lessivaient qui disparaîtraient un jour, dans un ou deux siècles. Et ces inscriptions comportaient des dates, des initiales, un nom parfois, une maison, à l'intérieur de laquelle on avait tracé ce que l'on avait à dire. Et ces marques, taillées au burin on le suppose, avaient été faites là peut-être par des charbonniers dont le temps libre était insupportable après que l'on ait fait la meule et qu'il faille désormais attendre, en une combustion lente, la transformation du bois en charbon, tout en surveillant l'installation afin que le feu ne prenne pas. Mais l'un suffisait tandis que les autres dormaient ou se distrayaient. Et c'est pour cela qu'à peu de distance ils étaient descendus dans la baume pour y tracer ces inscriptions. Eux tous faisaient partie d'une sorte de corporation, même non organisée. On était des charbonniers, des travailleurs des bois et des grandes solitudes, du temps qui n'est pas ici le même qu'en bas dans la vallée. On est oublié des autres hommes, alors on s'occupe. Et surtout on laisse trace de son passage. Ainsi les humains, dans un siècle ou deux, ils sauront. On existera encore par ce que nous aurons laissé des témoignages gravés dans la roche, tandis que les autres qui ne se seront signalés par aucune écriture, ils auront disparus à jamais.

La fondue était bonne mangée dans la chambre de l'étage chauffée. Août était là, déjà plus froid, et quand l'on sortait sans veste, on frissonnait. L'été allait se finissant. N'avait-on pas vu d'ailleurs, hier, au bord du chemin, toujours à la même place, sur lequel on avait jeté un œil en passant, le premier colchique ? L'automne, le froid, les gelées, les nuits plus longues. Cette tristesse certaine mais en même temps cette splendeur des paysages, comme s'ils voulaient offrir ce qu'ils ont de plus beau avant qu'ils ne se déparent pour affronter l'hiver et dormir. Tout se tait.

On parla du vieux passé de la Vallée, de l'église du Sentier et de son incendie, de manuscrits, d'autres documents

étonnants, de sociétés. La nuit descendait que l'on voyait par la fenêtre. La pièce du bas n'était pas occupée tandis que l'équipe qui l'avait réservée, était allée faire du feu à l'arrière du poste. On vit le foyer quand l'on sortit. Ils étaient autour qui se tenaient serrés. C'était une tribu au cœur de la nuit. Le feu réchauffe et protège.

On parla surtout des baraques et du plan où elles sont construites, des grandes graminées qui déjà devaient avoir pris leur jolie couleur dorée pour illuminer la clairière et la rendre magique. C'est là-bas un paysage unique qui nous appelle. Lieu mythique. L'un de ceux qui véritablement semblent vous appartenir. Parce que vous les aimez et que vous souhaitez, tels quels, qu'ils puissent durer toujours.

Cahier photographique



Ce jour-là, 2004-2005, paix leur soit quand même accordée, c'était l'invasion, la foire d'empoigne à coup de groupe électrogène, et la grande beuverie à partir de tonnelet de bière presque sans fond. Pour certain, la grande et belle forêt du Risoud, ce n'est que cela. Que dire ?



L'arrière et la façade à bise du Poste des Mines



L'ancien évier dans l'encoignure de la fenêtre, à droite en entrant



La chambre principale du bas



Je savais les restaurations intérieures du poste imminents. J'avais demandé au municipal responsable des travaux :

- Tu me feras garder quelques marches de l'ancienne montée d'escalier et quelques vieilles portes.

- Pas de problème.

Quelque temps après j'appris que la totalité des matériaux de démolition en bois avaient brûlé dans un grand feu. Ne restaient plus que les fers que le locataire de la chambre du haut recueillit à mon intention. Qu'il soit ici remercié. Ce petit matériel, modeste, a été depuis lors déposé dans les archives du Patrimoine, seuls vestiges de cette partie ancienne.

Ici, montée d'escalier avant les travaux, ces marches que gravirent des milliers de fois les gendarmes dont on a parlé plus haut. On admirera la veine du bois mise en valeur par les gros souliers de nos gardes-frontière.



Gravures faites dans la pierre de la Roche aux Inscriptions située à peu de distance du Poste des Mines mais que l'on ne saurait trouver néanmoins qu'avec les indications du guide officiel du refuge ! Elles ont probablement été faites par les charbonniers d'autrefois qui constituaient peut-être comme une sorte de corporation. Cela, naturellement, restant une hypothèse.

